
Dix ans après *La Solitude des nombres premiers*, un adieu à la jeunesse, un bouleversant roman d'amour et d'amitié.
Paolo Giordano
Dévorer le ciel
ROMAN/SEUIL

DÉVORER LE CIEL

Du même auteur

La Solitude des nombres premiers
Seuil, 2009
et « Points », n° P 2367

Le Corps humain
Seuil, 2013
et « Points », n° P 3340

Les Humeurs insolubles
Seuil, 2015
et « Points », n° P 4491

PAOLO GIORDANO

DÉVORER LE CIEL

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Divorare il cielo*
Éditeur original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin
ISBN original : 978-88-06-22227-7
© original : Paolo Giordano, 2018
All rights reserved

ISBN 978-2-02-122082-7

© Éditions du Seuil, août 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Rosaria et Mimino,
à Angelo et Margherita.
À leurs comptines.

Toute allusion à des événements ou à des personnes ayant réellement existé est le fruit d'un pur hasard. La réalité des lieux et l'époque à laquelle certains faits sont décrits ont été modifiées pour des exigences romanesques.

Première partie

Les grands égoïstes

1

Je les vis se baigner dans la piscine, de nuit. Ils étaient trois et ils étaient très jeunes, des enfants encore ou presque, comme moi à l'époque.

À Speziale, mon sommeil était sans cesse interrompu par de nouveaux bruits : le chuintement du système d'irrigation, les chats sauvages qui se battaient sur la pelouse, un oiseau qui émettait le même son à l'infini. Les premiers étés chez ma grand-mère, j'avais l'impression de ne jamais dormir. Du lit où j'étais allongée, je regardais les objets de la chambre s'éloigner et se rapprocher, comme si la maison tout entière respirait.

Cette nuit-là, j'entendis des bruits dans la cour, mais je ne me levai pas tout de suite : parfois l'agent de sécurité venait jusqu'à l'entrée et coinçait un billet dans la porte. Puis il y eut des murmures et des rires étouffés. Alors je me décidai.

J'évitai, sur le sol, le piège antimoustiques qui diffusait une lumière bleue, atteignis la fenêtre et me penchai vers le bas, trop tard pour voir les garçons se déshabiller, mais à temps pour surprendre le dernier d'entre eux au moment où il se coulait dans l'eau noire.

L'éclairage du porche me permettait de distinguer leurs têtes, deux sombres et la troisième comme argentée. À ce détail près, ils étaient quasi identiques, vus d'en haut, agitant leurs bras en cercle pour se maintenir à la surface.

Il régnait une sorte de tranquillité dans l'air, après le passage de la tramontane. Un des garçons se mit à faire la planche au milieu de la piscine. Je sentis ma gorge brûler à la vue soudaine

de sa nudité, bien que ce fût juste une ombre, mon imagination surtout. Puis il se cambra et plongea en effectuant une culbute. Il ressurgit dans un cri et son ami à la tête d'argent le frappa au visage pour le réduire au silence.

– Tu m'as fait mal, crétin ! protesta d'une voix encore forte le garçon de la culbute.

L'autre l'enfonça sous l'eau et le troisième aussi se jeta sur lui. J'avais peur qu'ils ne se battent, que l'un d'eux ne se noie, or ils se séparèrent dans des rires. Ils s'assirent au bord de la piscine, du côté le moins profond, tournant vers moi leurs dos mouillés. Le garçon du milieu, le plus grand, écarta les bras et les passa autour du cou des autres. Il avait beau chuchoter, je parvenais à saisir quelques mots çà et là.

Un instant, j'envisageai de descendre et de plonger avec eux dans l'humidité de la nuit. La solitude de Speziale me rendait avide de contacts humains mais, à quatorze ans, je manquais de courage pour certaines choses. Je pensais qu'ils venaient de la propriété voisine, même si je ne les avais jamais vus que de loin. Ma grand-mère les surnommait *ceux de la ferme*.

Puis le grincement des ressorts d'un lit. Un toussotement. Les savates en caoutchouc de mon père qui claquaient sur le sol. Sans me laisser le temps de crier aux garçons de se sauver, il dévalait l'escalier, appelait le gardien. La lumière éclaira la *làmia*[*] et Cosimo sortit au moment même où mon père apparaissait dans la cour, en caleçon comme lui.

Les garçons bondirent et saisirent leurs vêtements éparpillés sur le sol. Ils en abandonnèrent quelques-uns et s'élancèrent vers l'obscurité. Cosimo se précipita derrière eux, il criait je vais vous tuer petits salopards je vais vous casser la figure. Mon père eut une hésitation mais le suivit. Je le vis ramasser une pierre.

---

* Petite construction typique des Pouilles caractérisée par des murs en pierres sèches et une voûte en berceau. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Un cri retentit dans le noir, puis la gifle des corps contre la clôture, une voix qui disait non, descends de là ! J'avais le cœur battant, comme si c'était moi qui fuyais, moi qui étais traquée.

Un laps de temps assez long s'écoula et ils revinrent enfin. Mon père se tenait le poignet droit, il avait une tache sur la main. Cosimo l'examina de près et le poussa dans la *làmia*. Avant de disparaître à l'intérieur de la maison à son tour, il scruta un instant l'obscurité qui avait englouti les envahisseurs.

Le lendemain, au déjeuner, mon père avait la main bandée. Il raconta qu'il avait trébuché en arrangeant un nid de pie. À Speziale, il se transformait, sa peau brunissait en l'espace de quelques jours et le dialecte modifiait sa voix. J'avais l'impression d'avoir affaire à un inconnu, parfois je me demandais qui il était vraiment : l'ingénieur de Turin toujours en costume cravate, ou cet homme mal rasé qui se promenait à moitié nu dans la maison. Une chose était certaine, en tout cas : ma mère avait choisi d'épouser uniquement l'un des deux, elle ne voulait rien savoir de l'autre. Cela faisait des années qu'elle ne mettait plus les pieds dans les Pouilles. Quand, début août, nous partions pour l'interminable voyage en voiture vers le Sud, elle ne sortait même pas de sa chambre pour nous dire au revoir.

Nous mangeâmes en silence jusqu'à ce que retentisse la voix de Cosimo qui nous appelait dans la cour.

Sur le seuil, devant le gardien qui les dominait tel un agent de police, se tenaient les trois garçons de la nuit. Au début, je ne reconnus que le plus grand, à son cou fin et à la forme de sa tête, un peu oblongue. Puis mon attention fut attirée par les deux autres. Le premier avait la peau très claire, les cheveux et les sourcils aussi blancs que du coton ; le deuxième était brun, bronzé, et avait les bras couverts d'égratignures.

– Ah, dit mon père, vous êtes venus chercher vos vêtements ?

Le plus grand répondit d'un ton neutre :

– Nous sommes venus nous excuser d'avoir pénétré sur votre terrain hier soir et d'avoir utilisé votre piscine. Nos parents vous envoient ça.

Mon père saisit de sa main sans pansement le sac qu'il brandissait.

– Comment t'appelles-tu ?

Malgré lui, il s'était un peu radouci.

– Nicola.

– Et eux ?

– Lui, c'est Tommaso, dit le garçon en indiquant le plus pâle. Et lui, Bern.

J'avais l'impression qu'ils étaient mal à l'aise dans leurs tee-shirts, comme si on les avait forcés à les enfiler. J'échangeai un long regard avec Bern. Il avait les yeux très noirs, légèrement rapprochés.

Mon père remua le sac, et les bocaux qu'il contenait se mirent à tinter. Je crois qu'il lui était pénible de recevoir ces excuses.

– Il n'était pas nécessaire d'entrer en cachette, déclara-t-il. Si vous vouliez vous baigner, il suffisait de le demander.

Nicola et Tommaso baissèrent les yeux, tandis que Bern continuait de fixer les siens sur moi. La blancheur de la cour, derrière eux, était aveuglante.

– Si l'un de vous avait eu un malaise…

Mon père hésita, de plus en plus gêné.

– Cosimo, as-tu offert un peu de limonade à ces garçons ?

Le gardien eut une grimace qui semblait demander s'il avait perdu la raison.

– C'est bon, merci, dit poliment Nicola.

– Si vos parents vous y autorisent, vous pouvez venir vous baigner cet après-midi.

Mon père se tourna vers moi, comme pour obtenir mon accord. C'est alors que Bern prit la parole :

– Cette nuit, vous avez frappé Tommaso à l'épaule avec une pierre. Nous avons commis une infraction en entrant dans votre

propriété, mais vous, vous en avez commis une plus grave en blessant un mineur. Si nous le voulions, nous pourrions porter plainte contre vous.

Nicola lui assena un coup de coude dans les côtes, mais il était évident qu'il n'avait aucune autorité : il était juste le plus grand.

– Je n'ai rien fait de tel, répondit mon père. J'ignore de quoi tu parles.

Je le revis se pencher pour ramasser la pierre et j'entendis de nouveau les bruits dans le noir, le cri que je n'avais pas su interpréter.

– Tommi, montre ton bleu à M. Gasparro, s'il te plaît.

Tommaso recula, mais ne protesta pas quand Bern pinça le bord de son tee-shirt et le releva délicatement, dénudant son dos : il était encore plus clair que les bras, et sa pâleur faisait ressortir la tache bleue, aussi grosse que le fond d'un verre.

– Vous voyez ?

Bern pressa l'index sur le bleu. Tommaso se libéra.

Mon père paraissait hypnotisé. Cosimo réagit à sa place, il lança un ordre en dialecte aux garçons, qui prirent congé en s'inclinant posément.

Bern était déjà en plein soleil lorsqu'il se retourna pour observer notre maison d'un air sévère.

– J'espère que votre main guérira vite.

Cet après-midi-là, un ouragan éclata. En l'espace de quelques minutes, le ciel se teignit de violet et de noir, couleurs que je ne lui avais jamais vues.

Les orages durèrent près d'une semaine, les nuages arrivaient à l'improviste de la mer. La foudre brisa une branche de l'eucalyptus et calcina la pompe qui tirait l'eau du puits. Furieux, mon père réprimanda Cosimo.

Sur le canapé, ma grand-mère lisait ses romans policiers en édition de poche. Pour passer le temps, je lui demandai de

m'en conseiller un. Elle m'invita à pêcher au hasard dans sa bibliothèque : ils étaient tous bons. Je choisis *Safari mortel*, mais l'histoire était ennuyeuse.

Après avoir regardé dans le vide un moment, je l'interrogeai au sujet des garçons de la ferme.

– Ils vont et viennent, dit-elle. Ils ne s'attardent jamais.

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Ils attendent que leurs parents les reprennent, j'imagine. Ou alors que quelqu'un d'autre se charge d'eux.

Comme si je lui avais désormais gâché le plaisir de la lecture, elle posa son livre.

– Pendant ce temps-là ils prient. Ils appartiennent à une sorte de… d'hérésie.

Quand le soleil revint, il y eut une invasion de grenouilles. Elles se jetaient dans la piscine, la nuit, et il n'y avait pas moyen de les tenir à distance, pas même en ajoutant du chlore. Nous les retrouvions prisonnières des filtres ou broyées par les roues du robot. Les rescapées nageaient impassiblement, certaines en couple, l'une agrippée au dos de l'autre.

Un matin, je descendis dans la cour pour le petit déjeuner, vêtue du short et du débardeur que je portais la nuit, et vis Bern. Au bord de la piscine, il poursuivait les grenouilles avec un filet. Lorsqu'il en attrapait une, il la faisait planer et la renversait dans un seau.

Un moment, j'envisageai de remonter m'habiller, mais je m'approchai et lui demandai si mon père le payait pour cette besogne.

– Cesare n'aime pas que nous ayons de l'argent, répondit-il en tournant à peine son visage vers moi.

Puis il ajouta après une pause :

– *Alors l'un des Douze se rendit auprès des grands prêtres et leur dit : que voulez-vous me donner, et moi je vous le livrerai ? Ceux-ci lui versèrent trente pièces d'argent.*

C'était à mes yeux une réponse insensée, mais je n'avais pas envie de lui demander d'explication. Je regardai à l'intérieur du

seau : les grenouilles entassées s'élançaient vers le haut – en vain, car les parois de plastique étaient trop raides.

– Qu'est-ce que tu vas en faire ?

– Les libérer.

– Si tu les libères, elles reviendront ce soir. Cosimo les tue à la soude caustique.

Furieux, Bern leva les yeux.

– Je les conduirai assez loin, tu verras.

Je haussai les épaules.

– De toute façon, je ne comprends pas pourquoi tu fais ce travail immonde sans être payé.

– C'est ma punition, pour avoir profité de votre piscine sans autorisation.

– Vous vous êtes déjà excusés, non ?

– Cesare a pensé que nous devions réparer. Sauf qu'il n'y a pas eu d'occasion jusqu'à aujourd'hui, à cause de la pluie.

Dans l'eau, les grenouilles se sauvaient à toute allure. Il les suivait patiemment avec son filet.

– Qui est Cesare ?

– Le père de Nicola.

– Ce n'est pas aussi le tien ?

Bern secoua la tête.

– C'est mon oncle.

– Et Tommaso ? Lui au moins, c'est ton frère ?

Il eut de nouveau un geste de dénégation. Quand ils s'étaient présentés à la porte, Nicola avait dit *nos parents*. Mais Bern ne m'aiderait probablement pas à comprendre et je ne voulais pas lui faire le plaisir de l'interroger plus avant.

– Comment va son bleu ? demandai-je.

– Il a mal quand il lève le bras. Le soir, Floriana lui prépare des emplâtres au vinaigre de pomme.

– À mon avis, tu t'es trompé. Ce n'est pas mon père qui a lancé la pierre. C'est sûrement Cosimo.

Bern semblait ne pas m'écouter, tant il était absorbé dans la pêche aux grenouilles. Il portait un pantalon qui avait dû être bleu marine et avait les pieds nus. Il affirma de but en blanc :

– Tu es vraiment une effrontée.

– Je suis quoi ?

– Accuser monsieur Cosimo pour disculper ton père. Je ne crois pas que vous le payiez assez pour ça.

Une autre grenouille tomba dans le seau. Il devait y en avoir une vingtaine, elles se gonflaient et se dégonflaient.

Pour étouffer mon mensonge, je changeai de sujet.

– Pourquoi tes amis ne sont pas venus ?

– C'est moi qui ai eu l'idée d'utiliser la piscine.

Je touchai mes cheveux, ils étaient brûlants. J'aurais pu me baisser, tremper la main dans l'eau et me mouiller la tête, mais il y avait encore des grenouilles dans la piscine.

Bern en pêcha une et plaça le filet devant moi.

– Tu veux la toucher ?

– Pas question !

– Je l'aurais parié, dit-il avec un sourire antipathique, avant d'ajouter, comme si de rien n'était : Aujourd'hui Tommaso est allé rendre visite à son père en prison.

Il attendit que cette information fasse son effet. Je gardai le silence.

– Il a tué sa femme avec un sabot en bois. Il a voulu ensuite se pendre à un arbre, mais la police l'a arrêté à temps.

Agitées, les grenouilles se heurtaient à l'intérieur du seau. Cette masse visqueuse… J'avais envie de vomir.

– Tu inventes ?

Le filet toujours en suspens, Bern répondit :

– Bien sûr que non.

Enfin, il captura la dernière grenouille, celle qui lui avait donné le plus de fil à retordre. Il fléchit les genoux pour éviter de trop soulever le filet.

– Et tes parents ? demandai-je.

La grenouille s'enfuit d'un bond et se précipita vers le point le plus profond du bassin.

– Merde ! Tu as vu ce que tu as fait ? Tu es une bousilleuse !

Je perdis patience :

– C'est quoi, une bousilleuse ? Tu inventes des mots ! Tu sais, ce n'est pas moi qui ai fait mal à ton frère, ou à ton ami, ou à je ne sais qui, bordel !

J'avais l'intention de tourner les talons, mais pour la première fois Bern posa sur moi un regard sérieux. Son visage exprimait un regret sincère et une sorte de naïveté. Encore ce léger strabisme paralysant.

– Je te prie d'accepter mes excuses, dit-il.

– Tu me pries de…

J'étais un peu nerveuse, comme la semaine précédente, lorsqu'il me fixait par-dessus l'épaule de mon père. Je me penchai sur l'eau pour voir où la grenouille s'était fourrée.

– C'est quoi, ces fils noirs ?

– Les œufs. Les grenouilles sont venues les déposer ici.

– C'est horrible.

Mais il se méprit sur mes paroles.

– Oui, c'est horrible. Non seulement vous tuez les grenouilles, mais aussi tous leurs œufs. Chacun contient un être vivant.

Plus tard, je m'allongeai pour prendre un bain de soleil, mais il était quatorze heures, le pire moment, et je ne résistai pas longtemps. Je traversai la cour et franchis les cailloux qui la séparaient de la campagne. Je vis à quel endroit les garçons avaient sauté la clôture : le grillage était replié en haut et déformé au centre. De l'autre côté, il y avait encore des arbres, juste un peu plus grands que les nôtres. Je me penchai, tentant en vain de distinguer la ferme : elle était trop loin.

Avant de repartir, Bern m'avait invitée à l'enterrement des grenouilles qu'il avait pêchées, mortes. Après toutes ces heures passées au soleil, il n'avait même pas transpiré.

Je demandai à Cosimo de gonfler les pneus du vieux vélo de ma grand-mère, que je trouvai un peu plus tard tout prêt dans la cour, huilé et scintillant.

– Où vas-tu ? interrogea-t-il.

– Me promener, sur la route.

J'attendis que mon père aille rejoindre ses amis, puis m'élançai.

L'accès à la ferme étant situé du côté opposé au nôtre, il fallait faire le tour pour y parvenir, à moins de sauter par-dessus des clôtures et de couper à travers prés, comme les garçons l'avaient fait. Sur le tronçon asphalté, les camions filaient tout près de moi. J'avais posé mon Walkman dans le panier, ce qui m'obligeait à me pencher en avant, car le fil du casque était court.

La ferme ne possédait pas de portail à proprement parler, juste une barrière de fer, que je trouvai ouverte. Des mauvaises herbes poussaient au milieu du sentier et les bords n'étaient pas bien délimités, à croire que le passage répété des voitures avait décidé de son tracé. Je descendis de vélo et continuai à pied. Il me fallut cinq minutes pour atteindre la maison.

J'avais déjà visité des fermes, mais celle-ci était particulière. Seule la partie centrale était en pierre, le reste s'y rattachait comme une incrustation. La cour – un pavement lisse chez nous – consistait en une dalle de béton sillonnée de fissures.

Je couchai la bicyclette et me raclai la gorge afin d'attirer l'attention. Personne ne se montra. Je fis alors quelques pas pour aller m'abriter du soleil sous la tonnelle. La porte était grande ouverte derrière la moustiquaire, mais je n'avais pas le courage d'entrer. Je m'appuyai plutôt contre la table, intriguée par la toile cirée qui représentait la carte du monde. J'y cherchai Turin en vain.

Je replaçai le casque sur mes oreilles et contournai le bâtiment en lorgnant sans succès à travers les fenêtres : le contraste entre la pénombre de l'intérieur et la lumière extérieure était trop marqué. Enfin, à l'arrière, je tombai sur Bern.

Il était assis sur un tabouret, à l'ombre, penché vers le sol. Dans cette position, ses vertèbres formaient une série de bosses au milieu de son dos. Des monceaux d'amandes, une infinité d'amandes, l'entouraient, si nombreuses que j'aurais pu m'allonger dessus, les bras écartés, et m'y enfoncer.

Il ne remarqua ma présence que lorsque je l'eus rejoint et ne manifesta alors aucun signe de surprise.

– Tiens, la fille du lance-pierre, murmura-t-il.

Un reflux d'embarras monta de mon estomac.

– En réalité, je m'appelle Teresa.

Pendant tout le temps que nous avions passé ensemble, le matin, il ne m'avait pas demandé mon prénom. Il hocha la tête, mais comme si cette précision ne l'intéressait pas le moins du monde.

– Qu'est-ce que tu fais ? dis-je.

– Ça ne se voit pas ?

Il ramassait les amandes par quatre ou cinq, en ôtait l'écale et les laissait tomber sur un tas à part.

– Tu as l'intention de toutes les éplucher ?

– Bien sûr.

– C'est de la folie, il doit y en avoir des milliers.

– Tu pourrais m'aider au lieu de te tourner les pouces.

– Où est-ce que je m'assieds ?

Bern haussa les épaules. Je m'installai par terre, en tailleur.

Nous décortiquâmes les amandes pendant un moment. À en juger par celles qu'il avait écalées, il devait être assis là depuis des heures.

– Tu es très lente, déclara-t-il soudain.

– C'est la première fois que je fais ça !

– Peu importe, tu es lente, un point c'est tout.

– Tu avais dit qu'on enterrerait les grenouilles.

– J'avais dit à six heures du soir.

– Je pensais qu'il était déjà six heures, mentis-je.

Bern jeta un coup d'œil au soleil et se désengourdit le cou. Je m'étirai nonchalamment pour attraper une autre poignée d'amandes. L'astuce, pour aller plus vite, consistait à ne pas faire attention à la pulpe qui se glissait sous les ongles.

– C'est toi qui les as cueillies ?

– Oui, toutes.

– Qu'est-ce que tu veux en faire ?

Bern poussa un soupir.

– Ma mère doit venir dimanche, elle aime beaucoup les amandes, mais elles ont besoin de deux jours, au moins, pour sécher au soleil. Et puis il faut casser les coques, c'est le plus long. Je suis donc en retard. Je dois tout terminer avant demain.

Je m'arrêtai : j'étais déjà fatiguée et le tas n'avait pas diminué. Je remuai un peu pour attirer l'attention de Bern, mais il gardait les yeux rivés au sol.

– Tu aimes la nouvelle chanson de Roxette ? demandai-je.

– Évidemment.

J'eus l'impression qu'il mentait, qu'il ne connaissait ni la chanson ni Roxette.

Il ajouta au bout d'un moment :

– C'est ce que tu écoutais ?

– Tu veux l'entendre ?

Bern hésita avant d'abandonner les amandes. Je lui tendis mon Walkman. Il plaça le casque sur ses oreilles et se mit à tourner et retourner l'appareil entre ses mains.

– Il faut appuyer sur *play*.

Il l'examina encore, des deux côtés, puis me le rendit d'un geste nerveux.

– Peu importe.

– Pourquoi ? Je vais t'expliquer comment…

– Peu importe.

Nous poursuivîmes notre tâche sans un regard ni un mot, au seul son du claquement des amandes nues, toc, toc, toc, jusqu'à ce que les autres garçons nous rejoignent.

– Qu'est-ce qu'elle fiche là ? lança Tommaso en me regardant de haut.

Bern se leva afin de lui faire face.

– C'est moi qui l'ai invitée.

Plus aimable, Nicola me serra la main et me redit son prénom, croyant sans doute que je ne l'avais pas mémorisé. Je me demandai qui, des trois, avait fait la planche dans la piscine. La vision de cette nuit-là me donnait un avantage déloyal sur eux.

Tommaso déclara :

– C'est prêt, là-bas, dépêchez-vous.

Puis il s'éloigna sans nous.

Un homme nous attendait sur un terre-plein entre les oliviers.

– Viens, ma chérie, me dit-il en écartant les bras.

Il portait une étole brodée de deux croix dorées et avait à la main un petit livre relié en cuir. Malgré sa barbe noire, ses yeux étaient d'un bleu très clair, presque transparents.

– Je m'appelle Cesare.

À ses pieds étaient creusées cinq petites fosses contenant les grenouilles. Cesare entreprit de m'expliquer patiemment le sens de la cérémonie :

– L'homme enterre ses morts, Teresa, il l'a toujours fait. C'est ainsi que notre civilisation a commencé, c'est ainsi qu'on assure aux âmes un parcours vers une autre demeure. Ou vers Jésus, lorsque leur cycle est accompli.

Alors qu'il prononçait le nom *Jésus*, ils se signèrent tous deux fois, puis déposèrent un baiser sur l'ongle de leur pouce.

Entre-temps, une femme s'était approchée, tenant une guitare par le manche, et m'avait caressé la joue comme si elle me connaissait depuis toujours.

– Sais-tu ce qu'est l'âme ? interrogea Cesare.

– Je n'en suis pas sûre.

– As-tu déjà vu une plante mourir ? Par exemple de soif ?

Le kentia de nos voisins, à Turin, avait séché sur le balcon : ses propriétaires étaient partis en vacances sans s'en soucier. Comme j'acquiesçais, il poursuivit :

– À un moment donné, les feuilles se recroquevillent, les branches s'affaissent et la plante devient une chose misérable. La vie l'a déjà abandonnée. Nos corps subissent le même processus quand l'âme les quitte.

Il rapprocha légèrement la tête.

– Mais il y a une chose qu'on ne t'a pas apprise au catéchisme. Nous ne mourons pas, Teresa, parce que les âmes transmigrent. Chacune a déjà vécu de nombreuses vies et s'apprête à en vivre de nombreuses autres en tant qu'homme, femme ou animal. Ces pauvres grenouilles aussi. Voilà pourquoi nous les enterrons. Cela ne nous coûte pas grand-chose, n'est-ce pas ?

Il me dévisagea, l'air satisfait, puis, les yeux toujours fixés sur moi, dit :

– Quand tu veux, Floriana.

La femme empoigna sa guitare. L'instrument étant dépourvu de courroie, elle dut fléchir un genou pour le soutenir. Dans cet équilibre hésitant, elle se mit à jouer et entonna une chanson douce, qui parlait des feuilles et de la grâce, du soleil et de la grâce, et encore de la mort et de la grâce.

Au bout de quelques instants, les autres s'unirent à elle dans un synchronisme parfait. La voix de Cesare, profonde et rauque, semblait porter celles des garçons. Seul Bern avait les yeux fermés et le menton un peu relevé. J'aurais aimé écouter sa voix ne serait-ce qu'un instant.

Soudain, ils se prirent par la main. Cesare, à ma gauche, me tendit la sienne. Je ne savais que faire avec Floriana, occupée à jouer. Voyant que Tommaso avait posé les doigts sur son épaule, je l'imitai pour éviter de briser le cercle. Elle me sourit.

Au troisième refrain, je fus capable de chanter un peu. Peut-être avaient-ils répété les paroles dans ce but. Bern pleurait-il ? Ou l'ombre de ses cheveux sur son visage me trompait-elle ?

Les grenouilles étaient raides, desséchées, il me paraissait impossible qu'il y eût une âme dans ces ventres gélatineux. Je me demandai si, selon Cesare, ces âmes étaient encore là ou si elles s'étaient déjà envolées. Quoi qu'il en fût, les animaux furent bénits, puis les garçons s'agenouillèrent pour combler les fosses. *Ils appartiennent à une sorte d'hérésie*, m'avait dit ma grand-mère.

Avant de s'éloigner, Cesare m'invita à revenir.

– Nous avons tant de choses à nous raconter, Teresa.

Le long du sentier, Bern tenait mon vélo par le guidon à ma place.

– Alors, ça t'a plu ?

Je lui répondis oui, surtout par politesse. Plus tard seulement, je m'apercevrais que je n'avais pas menti.

– *Ce n'est pas tes sacrifices que j'accuse*, dit-il, *tes holocaustes constamment devant moi*.

– Pardon ?

– *Je ne prendrai pas de ta maison un taureau, ni de tes bergeries des boucs*.

Il répétait une des prières que Cesare avait lues un peu plus tôt.

– *Je connais tous les oiseaux des cieux, toute bête des champs est pour moi*.

– Tu connais ça par cœur ?

– J'ai appris par cœur certains psaumes, mais pas encore tous, précisa-t-il, comme pour s'excuser.

– Et pourquoi ?

– Je n'en ai pas eu le temps !

– Non, je voulais dire pourquoi tu les apprends par cœur ? À quoi ça sert ?

– Les psaumes sont la seule façon de prier, la seule qui plaise à Dieu.

– C'est Cesare qui t'enseigne ces trucs-là ?

– Il nous enseigne tout.

– Vous trois, vous n'allez pas dans une école normale, hein ?

Il fit passer la roue du vélo sur un caillou, et la chaîne branla.

– Attention ! Cosimo vient juste de la rajuster.

– Cesare connaît bien plus de choses que celles qu'on apprend dans les écoles *normales*, comme tu dis. Dans sa jeunesse il était explorateur, il a vécu au Tibet tout seul à l'intérieur d'une grotte à cinq mille mètres d'altitude.

– Pourquoi une grotte ?

– Tu te rends compte, il a fini par perdre la sensation du froid, il pouvait s'y tenir nu par moins vingt degrés. Et il ne mangeait presque rien.

– C'est bizarre, commentai-je, sceptique.

Bern haussa les épaules.

– C'est là qu'il a découvert la métempsychose.

– La quoi ?

– La transmigration des âmes. Les Évangiles en parlent à plusieurs endroits. Chez Matthieu, par exemple. Mais surtout chez Jean.

– Et tu y crois vraiment ?

Il me lança un regard sévère.

– Je parie que tu n'as pas lu une seule page de la Bible.

Nous avions atteint la barrière. Il s'immobilisa brusquement et dit en me rendant le vélo :

– Tu peux revenir, si tu veux. Après le déjeuner, les autres font la sieste, il n'y a que moi.

Il m'arrive de me demander pourquoi je retournai à la ferme, si j'y fus poussée par l'envie de revoir Bern, par cette curiosité qui ne portait pas encore de nom, ou seulement parce que je m'ennuyais à Speziale. En tout cas, j'y allai l'après-midi

suivant et l'aidai à nettoyer les amandes, dont nous vînmes à bout ensemble.

Le dernier jour dans les Pouilles, il me fallut une matinée entière pour rassembler mes affaires et les ranger dans ma valise. D'habitude, j'étais enthousiaste à l'idée de partir, mais pas cette année-là. Après le déjeuner, je pris le vélo et pédalai jusqu'à la ferme.

Bern n'était pas là. Je fis deux fois le tour de la maison en murmurant son nom. J'avisai le tas d'amandes : privées de peau et de coque, elles étaient réduites à une quantité insignifiante.

De retour sous la tonnelle, je m'assis sur la balancelle et lui imprimai un léger élan. Deux chats dormaient sur le flanc, assommés par la chaleur. Puis j'entendis mon prénom.

– Où es-tu ? demandai-je tout bas.

Bern attira mon regard vers une fenêtre du premier étage en chuchotant lui aussi :

– Approche.

– Pourquoi tu ne descends pas ?

– Je n'arrive pas à me lever. J'ai le dos bloqué.

Je pensai aux heures qu'il avait passées, penché sur les amandes.

– Je peux monter ?

– Il ne vaut mieux pas. Tu réveillerais Cesare.

Cette conversation avec une fenêtre me donnait l'impression d'être idiote.

– Je voulais te laisser quelque chose. Je pars ce soir.

– Où ?

– Je rentre chez moi. À Turin.

Bern observa quelques instants de silence avant de lancer :

– Alors, bon voyage.

Il était possible que quelqu'un, peut-être sa mère, vienne le chercher au cours de l'hiver, et dans ce cas je ne le reverrais plus. *Ils vont et viennent*, avait dit ma grand-mère. Un coléoptère

s'approcha de mon pied, je l'écrasai sous la semelle de mes sandales. Serait-il enterré, lui aussi ?

Je soulevai mon vélo. J'étais déjà en selle quand Bern m'appela une nouvelle fois.

– Quoi encore ?

– Tu peux prendre des amandes. Emportes-en à Turin.

– Pourquoi ? Ta mère n'en a pas voulu ?

Je voulais être désobligeante et j'y parvins probablement. Bern parut réfléchir un moment.

– Prends-en, finit-il par dire. Autant que tu veux. Mets-les dans le panier de ton vélo.

Hésitante, j'actionnai le frein deux ou trois fois. Puis je descendis de bicyclette et me dirigeai vers les amandes. Je ne savais pas ce que j'en ferais ; pour sûr, je n'avais pas l'intention de les manger. Mais, poignée par poignée, je remplis le panier à ras bord. Avant de me sauver, je cachai le Walkman parmi les coques, un bout de scotch de couleur sur la touche *play*.

Lorsque ma mère trouva la boîte contenant les amandes, nous étions déjà en février, peut-être en mars. Elle avait profité de mes heures de classe pour ranger ma chambre. Elle éprouvait toujours le besoin de déplacer, jeter, déblayer. Elle laissa la boîte sur le lit, et cette vision à mon retour suscita en moi une étrange impression, l'impression d'avoir négligé quelque chose d'important. Je l'ouvris : elle était vide. De l'index, je parcourus le fond, où s'était déposée une fine poussière, que j'avalai avec ma salive. Elle n'était pas sucrée, elle n'avait pas de goût, mais elle me ramena à l'esprit l'image de Bern aux prises avec les coques, et ce fut la seule sur laquelle je réussis à me concentrer jusqu'à la fin de la journée.

Cet après-midi-là constitua toutefois une exception. Au cours de ces premières années, à l'approche du printemps, Speziale et la ferme devenaient irréels. Je les oubliais jusqu'au moment d'y retourner, en août. J'ignorais s'il en allait de même pour Bern

et les autres. Ils ne montraient pas que je leur manquais, si tant est que ce fût le cas. Lors de nos retrouvailles, nous ne nous effleurions ni les joues ni les mains, ne nous posions aucune question à propos des mois précédents. Je n'étais à leurs yeux qu'un élément de la nature parmi d'autres, un phénomène qui apparaissait et disparaissait selon les saisons et sur lequel il eût été superflu de trop réfléchir.

En les connaissant mieux, j'appris que le temps suivait, pour eux, un autre cours que pour moi, ou plutôt qu'il n'en suivait pas du tout. Chacune de leurs journées était scandée par trois heures d'études théoriques le matin et autant de travail manuel l'après-midi, le dimanche excepté. Ce rythme n'était jamais modifié, pas même l'été. Voilà pourquoi j'évitais la ferme avant le déjeuner : les leçons de Cesare me donnaient le sentiment d'être stupide. Il parlait des mythes de la création, des greffes en écusson ou en fente sur les arbres fruitiers, du *Mahabharata*, des sujets dont j'ignorais tout.

De temps à autre, les garçons s'éloignaient avec lui, un par un. Ils s'asseyaient à l'ombre d'un grand chêne vert et parlaient. En vérité, c'était toujours Cesare qui parlait, pendant que Bern, Tommaso ou Nicola hochaient la tête. Il me dit un jour que j'étais la bienvenue si j'avais envie de bavarder un peu. Je le remerciai, mais je n'eus jamais le courage de l'accompagner sous l'arbre.

Et pourtant, au fil des ans, je fus à mon tour adoptée. L'été de la seconde. Mon père n'était pas enthousiaste, mais il ne disait rien, car il préférait me savoir chez les voisins plutôt que de me voir errer toute la journée dans la maison, l'air grognon. Ma grand-mère pensait de même, j'imagine.

En échange de l'hospitalité à la ferme, je contribuais aux travaux comme je le pouvais. Je cueillais haricots verts et tomates, arrachais des touffes de porcelle sur le sentier et apprenais à tresser des brins secs pour fabriquer des guirlandes. J'étais

maladroite, mais personne ne me le reprochait. Quand ma tresse était trop emmêlée, Bern et Nicola venaient à mon secours. Ils la défaisaient jusqu'à l'endroit où je m'étais trompée, puis m'expliquaient la séquence pour la énième fois, prends ce bout, passe-le dessous, maintenant au milieu et serre, voilà, tu peux repartir. Ils auraient été capables de nouer ces brins les yeux fermés, de former des guirlandes de plusieurs kilomètres, même si cela ne servait à rien : elles étaient aussitôt brûlées. Le jour où je demandai à Bern pourquoi ils perdaient ainsi leur temps, il me répondit :

– C'est pour l'humilité. Juste un exercice.

Je me souviens d'un soir où nous étions tous réunis sous la tonnelle, la tête surmontée de grappes de raisin noir. Nicola allumait un feu à l'intérieur du brasero, tandis que les autres garçons portaient la vaisselle sale à la cuisine. Je n'avais presque pas touché à mon assiette. Les occupants de la ferme étaient tous végétariens, or à l'époque je ne mangeais presque pas de légumes. Mais je résistais à la faim pour rester là, dans cette paix éloignée de tout, près de Bern et du feu.

Cesare nous relata la vision de son existence précédente qu'il avait eue à l'âge de vingt ans.

– J'étais une mouette, dit-il, ou un albatros, en tout cas un animal de l'air.

J'avais l'impression que les autres connaissaient cette histoire, et pourtant ils écoutaient attentivement. Cesare raconta qu'au cours de ce rêve éveillé il avait volé jusqu'au lac Baïkal. Il nous mit au défi de trouver le lac sur la carte de la nappe. Comme des furies, les garçons écartèrent ce qui encombrait encore la table et entreprirent de sonder les continents.

Ce fut Nicola qui hurla le premier :

– Le voici ! Il est là !

Cesare lui offrit un peu d'alcool en guise de récompense. Nicola le sirota, l'air triomphant, alors que Bern et Tommaso se rembrunissaient. Surtout Bern. Il fixait la nappe, la tache

bleu ciel du lac Baïkal, comme s'il voulait mémoriser chaque nom une fois pour toutes.

Puis Floriana servit de la crème glacée et le calme revint. Cesare continua d'évoquer les vies précédentes, celles des garçons cette fois. J'ai oublié ce qu'il dit à propos de Nicola ; il déclara que Tommaso avait été un félin et que Bern avait dans le sang quelque chose de souterrain. Ce fut ensuite mon tour.

– Et toi, chère Teresa ?

– Moi ?

– Quel animal penses-tu avoir été ?

– Je ne sais pas.

– Allez, fais un effort.

Tous les regards étaient tournés vers moi.

– Je n'en ai aucune idée.

– Alors ferme les yeux. Et dis-moi la première chose que tu vois.

– Je ne vois rien.

Ils étaient déçus.

– Je regrette, murmurai-je.

Cesare me dévisageait à l'autre bout de la table.

– Moi, je crois le savoir. Teresa est restée longtemps sous l'eau. Elle a appris à respirer sans oxygène. N'est-ce pas ?

– Un poisson ! s'exclama Nicola.

Cesare m'observait comme s'il voyait à travers mon corps et à travers mon présent.

– Non, pas un poisson. Plutôt un batracien. Voyons si j'ai raison.

Comprenant qu'un autre concours allait débuter, les garçons s'animèrent sur-le-champ.

– Je vais compter. À trois, vous retiendrez votre souffle. Celui qui résistera le plus longtemps aura gagné.

Il compta lentement. À deux, je remplis mes joues d'air et m'immobilisai. Nous nous scrutions, sans la moindre envie de

rire, tandis que Cesare passait derrière les chaises et plaçait un index sous nos narines pour s'assurer que nous ne trichions pas.

Nicola fut le premier à céder. De rage, il se leva et s'engouffra dans la maison. Bern fut le second. Alors Cesare se planta entre Tommaso et moi, nous surveillant à tour de rôle. Ma gorge commença à trembler, mais Tommaso, le cou d'un violet inquiétant, ouvrit grand la bouche un instant avant moi.

Cesare m'offrit le petit verre de liqueur que j'avais gagné. Je le bus trop vite et la chaleur de l'alcool explosa dans mon estomac. Tout était extrêmement sérieux et solennel, alors que les autres me regardaient boire, comme si j'étais, par ce geste, sacrée membre honoraire de la famille : la première sœur de la ferme. Je me gardai d'admettre que je m'étais exercée pendant des jours à retenir mon souffle dans la piscine, un des jeux auxquels je me livrais seule. Croire en une vie antérieure où je ressemblais aux grenouilles qui avaient pullulé deux étés plus tôt dans la campagne était beaucoup plus fascinant. Je pouvais choisir une croyance. Jusque-là je l'ignorais.

Et pourtant, j'aurais dû déjà remarquer la légère insatisfaction qui contaminait tout, en particulier Bern. J'aurais dû mesurer combien il souffrait à l'idée de ce qu'il n'avait jamais fait, jamais vu, jamais expérimenté ; deviner l'envie que suscitait sans doute en lui ma vie qui se déroulait au loin et où Speziale ne constituait qu'une parenthèse.

Cette année-là, il tint à me prêter un livre. Il affirma que cet ouvrage l'avait énormément touché, qu'il semblait parler de lui. Alors que je le tournais et le retournais entre mes mains, je sentais que Bern jetait sur moi un regard différent, comme s'il était en présence d'une pierre brute et se demandait s'il valait vraiment la peine de la travailler, si elle supporterait la transformation ou si elle se révélerait trop fragile.

À la maison, je posai l'exemplaire du *Baron perché* sur ma table de nuit. Ma grand-mère le remarqua.

– On t'a donné Calvino à lire pour les vacances ?

– Non.

– C'est donc toi qui l'as choisi.

– Plus ou moins.

– Tu vas trouver ça difficile.

Au cours des heures suivantes, j'emportai ce livre partout, dans la cour, à la piscine, mais, pour une raison ou une autre, je ne l'ouvris jamais. J'essayais, le soir au lit, et me déconcentrais aussitôt.

Quelques jours plus tard, Bern voulut savoir s'il m'avait plu.

– Je ne l'ai pas encore terminé.

– Mais tu es arrivée à Gian dei Brughi ? C'est mon passage préféré.

– Je ne crois pas. Je ne suis peut-être pas loin.

Nous marchions sur le sentier. Le soir était humide, de la musique de discothèque nous parvenait de loin.

– Et à la balançoire ?

– Je ne crois pas.

– Alors tu n'as rien lu ! grogna-t-il. Rends-le-moi tout de suite !

Il tremblait. Je le suppliai de me laisser le livre encore quelques jours, mais il exigea que j'aille le chercher. Après quoi, il s'éloigna sans un mot en le serrant contre lui.

Tandis qu'il disparaissait dans la pénombre, je fus envahie par un élan de tristesse. Cela m'arrivait souvent vers la fin des vacances. Mes pensées se répétaient : c'est la dernière fois que tu enfiles ton maillot, c'est la dernière fois que tu vois le chat s'approcher de la piscine, c'est la dernière fois que tu quittes la ferme, c'est la dernière fois que tu le regardes.

La dernière fois que tu le regardes.

Ce soir-là déjà, un autre sentiment se mêlait peut-être à la tristesse : une sorte d'affection intense. En y repensant, je me dis que ce fut là le problème : en ce qui concernait Bern, je n'apprendrais jamais à les scinder.

Et puis l'été suivant. J'avais dix-sept ans, Bern dix-huit depuis mars. Une cannaie avait surgi sur le terrain à la faveur d'une source souterraine qui affleurait et coulait sur un tronçon en un ruisseau avant d'être de nouveau engloutie par le sol. On l'atteignait à partir de la ferme en marchant pendant une dizaine de minutes à travers les oliviers. Bern m'y conduisit aux heures les plus chaudes de la journée, alors que les autres dormaient, nos heures secrètes depuis le début.

Nous nous allongeâmes par terre et je fermai les yeux. Soudain la couleur imprimée sur mes paupières changea. Je pensai que c'était à cause d'un nuage ; en les rouvrant, je découvris le visage de Bern tout près du mien. Légèrement haletant, il m'observait d'un air sérieux. Je lui adressai un signe d'acquiescement presque imperceptible, et il baissa la tête pour m'embrasser.

Ce jour-là, je le laissai me caresser le visage et les hanches pendant que nous nous embrassions, rien de plus. Mais nous étions toujours très peu vêtus à Speziale et la cannaie était loin de tout. Nous y retournâmes chaque après-midi, nous montrant de plus en plus audacieux.

Près du ruisseau, la terre était meuble. Je la sentais se coller à mon dos, à mes cheveux, à mes pieds, et j'avais l'impression que le corps de Bern, sur le mien, était lui aussi en argile. Je m'agrippais d'une main à son dos osseux et enfonçais l'autre dans le sol, au milieu des cailloux et des vers. De temps en temps, je regardais en l'air : les tiges des roseaux me paraissaient immenses.

Au cours de ce mois d'août, Bern examina le moindre repli de mon corps, d'abord avec ses doigts, puis avec sa langue. À certains moments, j'étais tellement gênée et épuisée par l'excitation que je ne savais plus où se trouvaient sa tête, sa bouche, ses mains. La première fois, j'empoignai son sexe et le guidai entre mes jambes, car il semblait paralysé de peur. Je n'étais

jamais sortie avec un garçon, et en un seul été il me prit tout ce qu'il y avait à prendre.

Il essuyait ensuite ma transpiration à l'aide de ses mains. Il soufflait sur mon front pour me rafraîchir et je humais nos odeurs mêlées. Il mouillait son pouce de salive et ôtait les taches de terre sur ma peau, les feuilles de mes cheveux, l'une après l'autre. Nous avions toujours besoin de faire pipi, et nous le faisions côte à côte, moi accroupie et lui à genoux. Je regardais les filets d'urine se frayer un chemin sur le sol en souhaitant qu'ils se réunissent, ce qui arrivait parfois. Nous regagnions ensuite la ferme sans nous tenir par la main, sans un mot.

Au début, je craignais qu'il ne raconte tout à Cesare durant leurs bavardages à l'ombre du chêne vert, mais quelque chose semblait s'être gâté entre eux pendant l'année. De tout l'été, je n'assistai pas à une seule prière, à l'exception de celles qui précédaient les repas. Il n'y eut ni chants ni leçons. En septembre, Bern et Tommaso iraient au lycée à Brindisi pour préparer l'examen de fin d'études secondaires, comme Nicola l'année précédente.

Désormais nous passions beaucoup de temps à l'extérieur de la ferme. À cause du teint de Tommaso, nous attendions les heures les plus fraîches, puis montions à bord de la Ford de Floriana. Il y avait une crique étroite à Costa Merlata, et nous nous étendions sur la dalle de béton qui tenait lieu de plage, sans même une serviette de bain. L'eau était, au gré du vent, tantôt limpide, tantôt boueuse, mais en général la mer était calme, bleu vif dans les zones profondes, verte près du rivage. Nicola et Bern plongeaient du point le plus élevé de la falaise. En bas, Tommaso et moi attribuions des notes. Nous ne savions pas nous parler. De minuscules poissons de fond me mordillaient les talons et les chevilles, je les chassais en agitant les pieds, mais un instant après ils étaient de nouveau là.

Puis Bern et Nicola nous rejoignaient à la nage. Bern me soutenait d'une main en cachette, il écartait mon maillot, sans cesser de discuter avec les autres.

Le soir nous allions au Scalo. Une coopérative de jeunes s'était installée sur l'étendue de roche qui séparait le maquis de la mer, près d'une tour de guet abandonnée. Il y avait là quelques bancs et quelques tables autour d'une caravane peinte en rose ; un filet de musique s'échappait en grésillant des enceintes, et il valait mieux ne pas se déchausser pour danser, à cause des fossiles tranchants incrustés dans le rocher. Bern et les autres connaissaient tout le monde, ils n'arrêtaient pas de saluer des gens. Je me retrouvais toujours à l'écart, sirotant une bière dans mon coin, seule ou en compagnie d'un inconnu à l'air défoncé.

Une nuit, je fus abasourdie en voyant Bern et Tommaso avaler un sandwich aux *pezzetti*. J'étais certaine que manger de la viande de cheval constituait, pour Cesare, une très grave infraction à la règle. Nicola grignotait ses frites avec indifférence, comme s'il était habitué à cette attitude, mais quand Bern lui dit, après avoir ôté du dos de la main le ketchup de ses lèvres, un jour je dévorerai aussi une des belles poules de ton père, il bondit et le défia de toute sa taille. Bern et Tommaso se moquèrent de lui en agitant les coudes comme deux poulets.

Vers minuit, nous retournions à la voiture en parcourant le sentier entre les buissons de myrte, chacun agrippé aux épaules de celui qui le précédait.

Une fois à la villa, les garçons descendaient pour m'escorter jusqu'à l'entrée. À cette heure-là, la piscine était attirante, aussi envisagions-nous en plaisantant d'y plonger tout habillés, ce qui nous vaudrait des jets de pierres de la part de mon père ; mais nous ne cédâmes jamais à cette envie. De la fenêtre de ma chambre, j'entendais la Ford redémarrer. J'avais les cheveux crêpés par le sel, les doigts qui sentaient le tabac, les idées embrouillées par la bière, et je n'avais jamais été aussi heureuse.

Puis la cannaie ne nous suffit plus. L'idée du lit devint une fixation pour Bern. Lorsque je lui demandais ce que cela changerait, il me livrait une réponse vague :

– On peut essayer beaucoup plus de trucs.

Mais nous ne savions comment faire : Cesare était toujours à la ferme, et à la villa Cosimo et Rosa montaient une garde constante. Nous examinions sans cesse toutes les possibilités.

En attendant, la Saint-Laurent était passée, et la chaleur n'avait plus la même intensité, l'été s'atténuait un peu. Tout ce qui nous entourait transmettait un sentiment d'urgence.

– Je viendrai la nuit, finit par déclarer Bern tout en dessinant, du bout des doigts, des cercles autour de mon nombril.

– Où ça ?

– Chez toi.

– Tu te feras prendre. Nicola prétend que, de vous tous, c'est lui qui a le sommeil le plus léger.

– Ce n'est pas vrai, c'est moi. Et, de toute façon, Nicola n'est pas un problème.

– Et si mon père nous entend ?

Bern tourna la tête. Ses yeux étaient tout près des miens, presque insoutenables.

– Je ne fais pas de bruit. C'est toi qui devras faire attention.

Plusieurs jours s'écoulèrent toutefois avant le passage à l'acte, et pendant ce laps de temps nous évitâmes la cannaie, car Bern était concentré sur les détails. Je le regrettais, mais je ne le lui dis pas. C'était juste un aveu parmi d'autres que je n'arrivais pas à formuler cet été-là, comme, par exemple, le fait d'être tombée amoureuse de lui. J'essayais de toutes mes forces de chasser le sentiment que conquérir mon lit était devenu, à ses yeux, plus important que d'y être avec moi, même si ce soupçon me tourmentait de plus en plus quand, l'après-midi, il me prenait par la main et, au lieu de me conduire au-delà des lauriers-roses, s'engageait sur le sentier.

Nous examinions en cachette la maison de ma grand-mère.

– Je peux poser un pied sur cette saillie puis m'agripper à la gouttière, disait Bern. Tu sais si c'est résistant ? De là, je devrais arriver au rebord de la fenêtre, mais il faudra que tu m'aides. Tu te pencheras quand tu entendras ce son.

Il rentrait sa lèvre inférieure et poussait un sifflement semblable au chant d'un oiseau.

Le soir en question, nous boudâmes le Scalo. Bern dit aux autres qu'il n'en avait pas envie : après tout, nous y avions passé toutes nos nuits, n'étions-nous pas capables d'inventer autre chose ?

– Genre ? interrogea Nicola, un peu vexé.

– Genre acheter de quoi boire et l'emporter sur la place.

Bern avait toujours le dernier mot, aussi nous allâmes à Ostuni. Sur la piazza Sant'Oronzo, des enfants couraient dans tous les sens. Nous nous assîmes au milieu, au pied de la statue du saint. Une dizaine de jours nous séparaient de la fête patronale, mais les illuminations avaient déjà été installées et Bern nous laissa entrevoir combien il serait agréable d'avoir les mêmes à la ferme.

Nous avions acheté une grande bouteille de bière : c'était moins cher et surtout nous aimions nous la tendre, boire en partageant notre salive.

– Mon père m'a demandé s'il y avait d'autres filles avec nous, dis-je.

– Qu'est-ce que tu as répondu ? lança Tommaso.

– J'ai dit : Évidemment.

J'avais le dos contre les genoux de Nicola, les jambes allongées sur celles de Tommaso et la tête de Bern sur mon épaule. Les garçons n'avaient jamais été autant collés à moi, et cela me plaisait. Et puis il y avait le secret, notre projet pour la nuit.

Quand nous regagnâmes le parking, vers une heure, le centre historique était assiégé par les voitures. Elles formaient une guirlande de phares ininterrompue qui courait autour de la ville blanche. Près de la Ford se tenaient des jeunes qui avaient posé

des bouteilles sur son toit. Nicola leur dit de les enlever – un peu brusquement peut-être, mais pas au point de justifier le ton sur lequel l'un d'eux lui enjoignit de répéter en ajoutant *s'il te plaît*.

Bern me barra le passage. Je vis Nicola saisir les bouteilles et les placer l'une après l'autre sur la voiture du groupe. Ses membres poussèrent en chœur un cri qui raillait sa bravade. Immobile, Bern m'empêchait d'avancer, son bras droit tendu en guise de protection.

Puis un garçon en maillot de surfeur rouge et chaussures Nike immaculées offrit une bière à Nicola.

– Détends-toi, chef. Bois un coup.

Nicola secoua la tête, mais l'autre insista :

– Pour faire la paix.

Nicola avala une gorgée et lui rendit la bouteille. Il ouvrit la portière de la Ford. Les choses en seraient restées là, il aurait reculé et nous serions montés pour nous unir à la ribambelle de voitures qui se dirigeait vers Speziale si un autre membre du groupe n'avait pas indiqué Tommaso en disant :

– On l'a lavé à l'eau de Javel ?

De sa main ouverte, Nicola lui assena un coup très rapide en plein visage. C'était la première fois que je voyais une personne en agresser une autre de cette façon. Je serrai le bras de Bern, qui n'avait pas bougé d'un pouce, comme s'il avait tout prévu à l'instant précis où nous étions arrivés sur le parking.

Les garçons du groupe étaient abasourdis. Je les comptai : ils étaient cinq, probablement plus jeunes que nous et, pour sûr, moins forts que Nicola. Sans doute perçurent-ils eux aussi leur infériorité, car le coup qui s'ensuivit était faible, presque un dû : Nicola n'oscilla même pas. Avec la même rapidité que précédemment, il agrippa son assaillant par les épaules et le plaqua contre l'automobile, puis il se pencha sur lui et murmura une phrase qu'aucun de nous n'entendit.

Des voitures traversaient le parking au pas, nous éclairant de leurs phares, mais aucune ne s'arrêta. Nous montâmes dans la nôtre, Tommaso et moi derrière, Bern et Nicola devant.

Une fois sur la chaussée, bloqués dans la file, ils se mirent à hurler sous l'effet de l'excitation. Bern mima la tape de Nicola, puis lui tâta les muscles des épaules et du cou, comme à un boxeur.

De retour à la maison, je trouvai ma grand-mère au salon. Elle s'était endormie devant le téléviseur allumé. Je lui effleurai un bras et elle sursauta.

– Où étais-tu ? demanda-t-elle en se massant les joues.

– À Ostuni. Sur la place principale.

– Il y a une pagaille horrible à Ostuni. Tous ces touristes vulgaires… Tu veux une tisane ?

– Non, merci.

– Sois gentille, prépares-en une pour moi.

Quand je lui apportai la tasse, elle était immobile à la même place, les yeux écarquillés, face à l'écran.

– C'est le brun ? dit-elle sans tourner la tête.

La tasse teinta sur la petite assiette.

– Quoi ?

– Oui, c'est le brun. L'autre aussi, le vrai fils, est mignon. Mais le brun a sans aucun doute plus de charme. Comment s'appelle-t-il ?

– Bern.

– Bern, c'est tout ? Ou Bern comme Bernardo ?

– Je ne sais pas.

Elle garda le silence un instant. Puis elle déclara :

– J'essayais de me rappeler ce qu'on faisait le soir quand j'avais ton âge. Tu sais ce qu'on faisait ? On allait sur la place principale d'Ostuni. Il est gentil avec toi ?

– Oui.

– C'est ce qui compte.

– Je monte la tisane dans ta chambre. Tu pourras t'allonger.

Elle me suivit dans l'escalier. Avant de la quitter, j'ajoutai :

– Ne le lui dis pas, s'il te plaît.

Je pris son sourire pour un oui. Dans le couloir, je m'immobilisai devant la porte de mon père et entendis sa respiration profonde.

Je me douchai, ôtai et remis mon short de pyjama, essayai au moins quatre tee-shirts différents, m'allongeai sur le drap, puis m'assis sur une chaise en songeant que Bern n'aimerait peut-être pas se coucher dans un lit tiède. La pensée de ce qui était naturel à la cannaie m'inquiétait à présent.

À trois heures, je me dis qu'il ne viendrait pas : il n'avait peut-être pas réussi à sortir, ou il avait oublié. Je me concentrai sur la seconde hypothèse. Oui, la bagarre frôlée avait chassé notre rendez-vous de son esprit.

Mais bientôt j'entendis un claquement. J'imaginai son pied sur la gouttière. Je m'obligeai à ne pas bouger jusqu'au sifflement. Quand il retentit, j'ouvris les volets et aidai Bern à monter. Il m'embrassa avec fougue. Son haleine sentait la bière, il ne s'était pas lavé les dents ou avait peut-être de nouveau bu. Ses mains cherchèrent mes seins, d'abord à travers le tee-shirt, puis après l'avoir enlevé.

– Tu es tendue, déclara-t-il sans cesser de me caresser et de me déshabiller.

– J'ai peur qu'on nous entende.

– On ne nous entendra pas.

Il s'écarta pour regarder le lit, contre le mur.

– Tu veux te mettre sur le drap ou dessous ?

– Je ne sais pas.

– Moi, je préfère dessus. Et la lampe ? On la laisse allumée ?

Nous nous agenouillâmes sur le lit, face à face. Il s'était également déshabillé. Le voir ainsi, nu en pleine nuit, son érection dans la tache sombre des poils, me coupa le souffle.

Il se pencha vers moi avec la même frénésie qu'avant, mais cette fois je l'arrêtai. Je lui dis que nous ferions ça d'une autre

façon, que nous ferions ça doucement. Nous étions sur le lit et nous avions tout notre temps. Il recula, l'air embarrassé. Alors je m'avançai, l'invitai à s'allonger et posai un genou de chaque côté de sa taille.

Je commençai à me frotter contre lui d'avant en arrière, du ventre jusqu'aux jambes, d'avant en arrière, d'abord lentement puis de plus en vite, jusqu'à ce qu'une sensation se forme à l'endroit où nous étions en contact, une sorte de chaleur qui me monta aussitôt à la gorge. C'était la première fois que cela se produisait.

Bern fixait sur moi un regard stupéfait, les mains posées sur le drap, comme s'il craignait de m'interrompre. Le voir ainsi me procura une autre décharge.

Ma première pensée, après, fut que nous avions fait trop de bruit, que j'avais crié, ou qu'il avait crié, lui. Je ne m'étais plus rendu compte de rien.

– Je voyais ça autrement, dit-il. Tu ne m'as même pas laissé bouger.

– Pardon.

– Non, se hâta-t-il d'ajouter. Ça allait.

Le front contre sa clavicule, j'avais envie de dormir, mais je sentais ses muscles encore tendus.

– Il faut que je m'en aille.

Je le regardai se rhabiller. Je n'étais pas gênée par ma nudité. Ce qui me gênait, c'était d'avoir encore envie de lui alors qu'il se préparait à regagner la ferme.

– Tu peux sortir par la porte.

Mais il grimpait déjà sur le rebord de la fenêtre. Je m'approchai. Il commençait à descendre quand il leva une dernière fois la tête.

– Nicola a été génial, non ? Il nous a tous défendus.

Il posa un pied entre les pierres de la façade et sauta au sol. À la hauteur de la piscine, il m'adressa un signe de salut, puis s'élança.

Le lendemain, mon père me proposa de l'accompagner à Fasano chez un ami d'enfance. Je n'en avais pas envie, mais, me sentant coupable de ce qui s'était produit durant la nuit, j'acceptai.

Cet ami vivait en banlieue, dans un lotissement de pavillons mitoyens peints en jaune. Très gros, il respirait laborieusement, et il ne bougea pas une seule fois de son fauteuil. Une fille de mon âge lui apportait de l'eau quand il avait soif et ramassait son oreiller qui n'arrêtait pas de tomber ; à un moment donné, s'étant aperçue que la lumière le gênait, elle baissa de quelques centimètres le volet roulant. Elle accomplissait cette besogne avec détachement, voire avec distraction, puis se rasseyait sagement pour écouter la conversation ou, sans doute, pour ne pas écouter du tout. Je me surpris à observer ses jambes bronzées et maigres qui dépassaient de sa salopette.

L'ami de mon père ne cessait de tousser dans un mouchoir froissé, qu'il examinait ensuite. Je demandai l'autorisation de sortir prendre l'air.

Au bout de quelques minutes, la fille me rejoignit. Je fumais une cigarette à l'abri du mur.

– J'ai de l'herbe si tu as envie, proposa-t-elle.

Elle prit un sachet en plastique dans sa poche de poitrine, réclama une cigarette et, avec des gestes précis, en ôta le tabac, qu'elle garda en réserve dans une main. Elle avait les ongles peints d'un vernis un peu écaillé.

– Tu peux faire un filtre ? me demanda-t-elle.

Pendant que j'en préparais un, elle mélangea l'herbe et le tabac, puis roula délicatement le joint. Nous tirâmes dessus plusieurs fois chacune.

– C'est grave ? dis-je.

La fille haussa les épaules tout en soufflant sur l'extrémité du joint, qui brilla d'une lueur rouge.

– Je crois qu'il va mourir.

Je me présentai en tendant la main d'une façon un peu gauche.

– Moi, c'est Violalibera*, annonça-t-elle.

– Super prénom.

Elle eut une grimace de timidité qui dessina sur ses joues deux fossettes.

– J'en avais un autre, mais il ne me plaisait plus.

– C'était quoi ?

Elle regarda longuement sur le côté, hésitante.

– Un prénom albanais, finit-elle par lâcher comme si cela suffisait.

Je ne savais pas quoi dire, je craignais d'avoir été indiscrète, aussi changeai-je de sujet.

– Tu ne vas jamais au Scalo ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une espèce de boîte en plein air, au bord de la mer. On y passe des films. Il y a aussi un bar, mais on n'y vend que de la bière et des sandwichs à la viande de cheval.

– Berk.

– C'est un peu gras. Mais on s'habitue.

Nous terminâmes le joint, concentrées. Devant nous s'étendait une autre rangée de pavillons identiques à celui de l'ami de mon père, mais encore inachevés. Leurs escaliers s'élevaient vers le vide et leurs fenêtres étaient dépourvues de vitres. Tout autour, les habituels murs menaçants de figuiers de Barbarie.

– Tu peux me filer un peu d'herbe ? dis-je.

Je pensais que cela ferait plaisir à Bern et aux autres. Ils envisageaient souvent d'en acheter, mais n'avaient jamais de quoi.

– Je te la paie, précisai-je.

Violalibera exhiba son sachet.

– Prends-la. J'en ai d'autre.

Elle fourra un bonbon dans sa bouche et m'en offrit un. Quand nous eûmes regagné le pavillon, elle servit du sirop d'orgeat. Le maître de maison toussa et faillit s'étouffer. Mon

* Littéralement « Viola libre ».

père s'approcha, mais il ignorait comment l'aider. Violalibera lui dit de ne pas s'inquiéter. Elle donna des petites tapes sur le dos de l'homme jusqu'à ce que sa toux cesse, puis rapporta à la cuisine le plateau avec la carafe. Pendant tout le reste de notre visite, je collai mon menton sur ma poitrine pour éviter de pouffer sans raison.

Au retour, mon père était triste. Il me proposa de marcher un moment sur la promenade du bord de mer et de manger une glace. J'avais hâte de rentrer, il ne me restait que quelques jours et je perdais du temps, mais cette fois encore je n'eus pas le courage de le décevoir.

Nous atteignîmes la plage de Santa Sabina. Le sable était compact, les barques des pêcheurs ondoyaient près du rivage. Mon père glissa un bras sous le mien.

– Quand nous étions jeunes, Giovanni et moi venions pêcher ici, dit-il en indiquant un point indéfini au large. Nous rentrions avec des seaux remplis de poissons. C'était encore autorisé, il n'y avait pas tous les interdits d'aujourd'hui. Nos prises nous appartenaient.

Il tournait sa glace entre les doigts en la polissant de la langue.

– J'aimerais bien revenir vivre ici un jour. Qu'en penses-tu ?

– Je pense que maman ne sera pas d'accord.

Il haussa les épaules. Au bout du quai se trouvait un manège éteint dont les sièges étaient attachés les uns aux autres par une chaîne.

– Giovanni connaissait le père de ton ami.

– Cesare ?

– Non, le père de l'autre garçon. Bern, c'est ça ?

Il me dévisageait de très près. Était-ce ma grand-mère qui lui avait parlé de Bern ? J'espérais qu'il n'ajouterait rien, mais :

– On le surnommait *l'Allemand*. Personne ne sait ce qu'il est devenu.

– Le père de Bern est mort. C'est lui qui me l'a dit.

Il me fit un clin d'œil.